

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 11

Artikel: Garriguettes et pilloches
Autor: D.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224477>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Nous avisons les personnes qui ont reçu le CONTEUR depuis quelques semaines à l'essai, que nous prendrons l'abonnement en remboursement pour le 15 mars.



LO TESTAMEINT D'ON CAION RODZO

L'AUTRA demeindze, on a trovâ, d'ein levê de Budron, pè vè la Mébra, on pa-pâi que l'etàî devourâ per plîeche. Lâi avâi oquie de marquâ dessus, on grattâdzo quemet lâi a su lè carreau de courti quand lè dzenelhie l'ant égrevatâ. Monsu V. de pè Tiudzy l'a tot parâi pu liaire clli tsalavarî et mè l'a einvouyî. Parâit que cein l'avâi età écrit pè on caïon et que l'etàî son testameint. Vaitcè cein-que desâi : « Du lo fond dâi z'ebouèton, i'ouïo fotemassi. allâ et veni. molâ dâi couti que ceint m'acheint mau. D'ailleu, du sti matin mè fant djonnâ et tot caïon que su, sé prâo que n'è pas lo Djonno fédérât. On ne sâ ni cò vit, ni cò mouert. L'è por cein que vu reindzi m'è z'affère, et testâ bin adrâi. Dan, ie testo dinse :

Ie baillomon sang à mon boriâu et à sè z'aide, du que faut adî perdounâ. Po ma roba, de sia (soie), la baillô à la bouïba que gardant : ein a prâo fauta, la pouâra. Mè sie l'âodrant âi dzou-veno merdâo que n'ant que quauque pâi fou dèso lo nâ, po sè fère onna moustatse et que sè moquâvant de m'è ein m'è descint : caïon. L'è z'a-mouèrâo l'arant m'è get po l'âo bombardâ, que-me fant dza soveint. Mè pïoton, mon rebouille et m'è z'orollie, lè baillô âi chomeu po fère de la soupa âi gros pâi, que sâi pas creblliâie... Mè tsambette de derrâi (jambon), âo valet po sa noce. L'etàî bon por m'è, m'a jamé laissâ man-quâ de painle po éteindre (faire la litière). L'a-mâvo bin et ronnâvo de dzoûio quand vegnâi m'è grattâ su lo cotson... La tsambette gautse de dévant et la paletta po lo batsî de la felhie, la Caton. que l'a prâo zu couennâ derrâi lè z'é-bouèton. Lè vavé pardieu prâo pè lè feinte, lo tsauteimps, quand la sèlâo fasâi pètola lè lan, mâ sè sant jamé maufyâ que lè guegnîvo. Se faut batsî dévant de l'âo maryâ, n'è pardieu pas l'eim-barras... L'autra tsambetta de dévant, et lè z'aïette, i'ein fé preseint âo maître po écâore âo mécanique et mon bacon (lard) à la mère po fre-cassî sè truffe... Ma fraissere, la baillô âi z'o-vrâi de l'ottô, que l'ant bin pouâra mena, quand vignant âi dzornâ. Mon tieu sarâi po lo bouïbo, que n'ein a min et que l'etàî adî à m'è fère à souffrî... Dâi petit bouï, i'ein baillô on bet âo régent po de la sâoosse. Mè gros bouï po dâi sâoession à tota la maisoûnâie. la demeindze, po que sè rappelânt de m'è... Por quant âo bout-tefa, lo baillô de bon tieu po l'einterrâ âo père-grand. Vâo pas allâ bin l'liein, vint à rein, clli pouâro vilhio. Ranquemalle à fère poâre. L'etàî bon por m'è assebin... Mon bouryon, lo baillô à la perrotte po molâ la raisse... Ma tiuva, l'è po

la serveinta po fère sè bigoudi et sè recouque-lhion. L'a bin meretâ oquie. L'è li que m'è por-tâve la mîtra...

Crâio que n'è nion âobllia. Quechâ : Baillô, po fini, mon grognement à la Janotton, que l'è adî à ronnâ.

Tserdzo lo tia-caïon dâo velâdzo d'ître mon exécuteu... testamentaire, quemet d'ant lè z'hom-mo de loi... et que lo bon Dieu dâi caïon sâi avoué m'è.

Dinse fé, pas bin l'liein de l'hôtet de la pousta, clli dzo de pou teimps.

Djan Caïon-Rodzo. »

Pour copie conforme :

Marc à Louis.

MAURICE GABBUD

La mort n'épargne personne. Elle frappe beau-coup, ces jours-ci, les familles et c'est triste de lire les journaux. Nous avons été peiné, en ap-prenant le décès de M. Maurice Gabbud, rédac-teur du *Confédéré*, collaborateur du *Conteur Vaudois*.

Notre dessein n'est point de redire ici la car-rière du défunt car nous ne possédons pas les élé-ments biographiques qui y seraient nécessaires.

Il faisait bonne figure parmi les conteurs de notre pays : sans être très original et nouveau, il écrivait de petites historiettes inoffensives qui at-testaient d'un bon goût bourgeois teinté de pes-simisme curieux. Il avait même préparé, en colla-boration avec M. Pierre Bioley, le programme d'un petit journal, similaire du *Conteur Vaudois*, dont seul le titre « Le Conteur des Alpes » vit le jour.

En 1919, il fut appelé à remplacer M. Cour-thion comme rédacteur du *Confédéré*. L'année dernière, il avait été nommé président de l'Asso-ciation de la Presse valaisanne.

Passionné de l'histoire et du folklore, M. Gab-bud faisait partie du Comité de la Société d'His-toire du Valais romand, dont il fut secrétaire de 1920 à 1925.

Il collabora de même au *Glossaire des patois romands*, à la *Patrie suisse*, au *Dictionnaire his-torique et biographique de la Suisse* et aux *Annales valaisannes*.

Son ensevelissement a eu lieu jeudi, 10 mars, au Châble (Bagnes).

GARRIGUETTE ET PILOCHOIS

D'EPUIS tantôt cinq ans qu'il dirigeait au fin fond du Congo une importante factorerie pour le compte d'une com-pagnie française, Casimir Pilochois s'ennuyait de façon prodigieuse. Il était l'unique Européen qu'il y eût à cent kilomètres à la ronde ; et, da-me, il commençait à trouver singulièrement as-sommante la promiscuité perpétuelle de noirs à peu près stupides. Il en était réduit à prendre ses repas seul, à déguster seul, tout seul, les con-serves de choix, les pâtés de foie gras, les li-queurs fines et les bouteilles de champagne de marque qu'il se faisait adresser de France régu-lièrement et en quantités respectables.

Aussi, demanda-t-il, un beau matin, au chef du personnel de sa compagnie, de lui envoyer sans retard un jeune homme intelligent et actif qui lui servirait de second.

Ce jeune homme intelligent et actif lui par-vint trois mois plus tard, sous la forme d'un grand diable, long comme un jour sans pain, qui se nommait Garriguette.

Actif, Garriguette l'était. Mais il était sur-tout intelligent. Il ne tarda pas à s'apercevoir que son chef, Casimir Pilochois, lui laissait pres-que entièrement la direction de la factorerie, c'est-à-dire le travail, tandis qu'il passait le plus clair de son temps à bien manger et à boire sec, en attendant la fin du mois, moment fatidique choisi par les pièces de la monnaie pour tomber dans les escarcelles. Garriguette ne fit aucune réflexion, mais il n'en pensa pas moins.

Il n'en pensa pas moins puisqu'il se tint un soir *in petto* ce raisonnement inspiré par la lo-gique la plus pure, sinon par l'honnêteté :

— Mon Pilochois de patron a des appoin-tements considérables et n'en fiche pas un coup. Moi, je gagne tout juste trois mille six, et je turbine toute la journée par une chaleur tor-ride. Pourquoi n'essayerais-je pas de lui souffler sa place ?...

Evidemment !...

Seulement, c'était un projet plus facile à ima-giner qu'à mettre à exécution.

Il arriva pourtant un jour où Casimir Pilo-chois récolta le prix de ses excès de table et de boisson : la gravelle, la sciaticque, la goutte et l'artério-sclérose fondirent sur lui avec un en-semble parfait. Tout d'abord, il tenta de réagir et de mettre un frein à sa gourmandise, mais ses bonnes résolutions s'évanouirent vite : les col-lis de victuailles et de liqueurs continuaient à arriver en abondance de la mère-patrie et Pilo-chois n'était pas d'humeur à jouer perpétuelle-ment les Tantalé.

Garriguette, qui le plaignait hypocritement, mais qui, au fond, exultait de le voir ainsi, car il pensait bien que les maladies dont souffrait Pilochois finiraient par avoir le dessus, dit, cer-tain soir, à ce dernier :

— Saviez-vous ce que vous devriez faire, M. Pilochois ? Vous devriez aller en France vous reposer quelques mois. Le climat n'est pas bon pour vous et vous y laisserez votre peau... Jus-tement, j'ai demandé un congé, car j'ai des af-faires de famille à régler là-bas... Arrangez-vous nous partions ensemble, dès que sera arrivé l'employé chargé de diriger la factorerie par intérim.

Ce que ne disait pas Garriguette, c'est qu'il avait une idée de derrière la tête ; et, cette idée, il la mit en pratique dès que Pilochois et lui eu-rent mis le pied sur le paquebot qui devait les conduire à Bordeaux.

Ils faisaient tous deux leurs quatre repas par jour, et il ne s'en passait pas un seul que Garri-guette ne fit monter une ou deux bouteilles de bon vin dont il servait de copieuses rasades à son chef, sans cependant s'oublier lui-même. Tant et si bien que lorsque le paquebot toucha le grand port français, Pilochois fut pris d'une crise de goutte si aiguë qu'il dut s'aliter sans délai...

Garriguette, rayonnant intérieurement, prit prétexte de ses affaires de famille pour le plan-ter là, filer dare-dare sur Paris, et alla trouver le chef du personnel de la compagnie. Il lui exposa en quel état de santé déplorable était l'infortuné Pilochois et comment la sciaticque, la goutte, la gravelle et l'artério-sclérose avaient

fait de cet homme, jadis robuste, un valétudinaire incapable de retourner à son poste au Congo. Il termina en s'offrant à lui succéder dans l'emploi de directeur de la factorerie, puisqu'il connaissait le pays.

Mais, trois semaines plus tard, Garriguettes reçut, à l'heure du dîner, la visite plutôt inattendue de Casimir Pilochois.

— Comment ! Vous ici ! s'écria-t-il en le voyant rose et jovial.

— Eh oui ! répondit gaiement Pilochois, et, Dieu merci, ça ne va pas trop mal... La meilleure preuve, Garriguettes, c'est que nous allons dîner ensemble !...

Ils s'en furent dans un restaurant fameux du boulevard, où Pilochois commanda un repas plantureux, arrosé de vins des meilleurs crus.

Ils y firent honneur, et non seulement à celui-là, mais encore à une dizaine d'autres, les jours suivants, car c'était un excellent homme, Casimir Pilochois, qui aimait à dépenser sans compter. Garriguettes, à le voir ainsi jouer de la fourchette et lamper force rouge-bords, comme s'il n'avait jamais eu la moindre crise, écarquillait de grands yeux. A la fin, il n'y tint plus, et manifesta son étonnement.

— Voilà tout mon secret, répondit Pilochois en tirant de sa poche un flacon.

Et, le tendant à Garriguettes, interloqué, il ajouta dans un sourire :

— C'est le fameux Elixir du docteur Lapépy. Grâce à lui, mon ami, je puis maintenant boire autant que je veux et manger à ma guise, sans souci de la goutte, de la gravelle et de l'artériosclérose. C'est à Bordeaux qu'un médecin éminent m'a indiqué ce merveilleux produit, qui m'a remis complètement sur pied et me permettra, j'en suis sûr, de vivre jusqu'à cent ans !...

C'est ainsi que Garriguettes vit s'évanouir le rêve qu'il avait fait de supplanter Casimir Pilochois, son chef ; il en contracta la jaunisse, et, comme il ne voulait pas se soigner, il fut — si j'ose m'exprimer aussi vulgairement — nettoyé en cinq sec... D. C.

LE CENTENAIRE DE VICTORIEN SARDOU

 N vient de fêter officiellement le centenaire de Victorien Sardou. Et M. Georges Monly apporte à ce centenaire l'hommage des Lettres en publiant une vie de l'auteur de *La Tosca*.

Sardou, qui, d'humbles débuts, s'était élevé à une carrière brillante, avait été protégé, plus d'une fois, par son étoile.

Quand il avait dix ans et demi, et comme il se montrait un excellent écolier, son père, pour le récompenser, lui promit de l'emmener à Versailles, par le chemin de fer, et de lui faire visiter le château. L'excursion fut fixée au dimanche 8 mai 1842. Le jour venu, il faisait un temps radieux, et l'on était prêt à partir, quand le petit Victorien fut pris d'un violent mal de tête. Malgré l'impatience de son père, il lui était impossible de quitter la maison.

On attendit. Au bout de deux heures, le malaise passa, et la famille Sardou prend le chemin de Versailles. Mais, en arrivant à la gare, elle apprend un terrible accident : le train précédent, celui que les Sardou auraient pris, sans la migraine de Victorien, a déraillé à Bellevue. Il y a trente-deux morts, dont l'amiral Dumont d'Urville... Quand Victorien Sardou alla à Versailles, quelques jours plus tard, ce fut par la patache qui partait du Cours-la-Reine.

La chance servit aussi Sardou quand il se présenta à l'Académie française, en 1877. Ses adversaires étaient Leconte de Lisle, jeune encore et rival peu dangereux, et le duc d'Audiffret-Pasquier, très soutenu par Broglie et la droite de l'Académie.

Une seule influence pouvait balancer, chez les Quarante, celle de Broglie : c'était celle de Thiers, son adversaire politique. Sardou l'obtint, par l'entremise de Legouvé. Le 7 juin, Sardou fut élu au troisième tour, par dix-neuf voix contre dix-sept à d'Audiffret-Pasquier et une à Leconte de Lisle.

Peu de jours après, Thiers était mort.

SOIR DE GRIPPE

*Tu es là ? Oui ?... Ne t'en va pas ;
Reste ici ; là ; sur cette chaise ;
Ce n'est peut-être qu'un malaise...
Mais reste ici ; ne t'en va pas.*

*Baisse encore un peu mon emplâtre...
Comme ceci... je t'idolâtre !...
Et mets la cruche sous mes reins ;
Merci ; c'est mieux ; oui, je suis bien...*

*Mon cœur est lourd... et ma vessie...
Soulage-moi, je t'en supplie...
J'aime le geste de ton bras
Glissant sous moi le vase plat...*

*Il pleut, il pleut dans ma souffrance
Tout comme il pleut dans la faïence...
Aurais-je, amour, mouillé ta main ?
Ce sont mes larmes... ce n'est rien...*

*J'ai fini ; merci ; ça va mieux ;
Ne jette rien, bijou, tu veux,
Pour que le docteur examine
Attentivement mon urine...*

*Amour... amour... l'intimité,
D'heure en heure, va nous gagner :
Je suis libéré, mon doux cœur,
Déjà de toute ma pudeur...*

*Tu dis ?... Que je viens de parler ?
C'est la fièvre ; j'ai déliré...
Je ne sais plus ; oh ! j'ai si mal...
Peut-être était-ce intestinal ?*

*Baisse encore un peu mon emplâtre ;
Bien sûr, je n'ai rien du bellâtre,
Emmaillotté comme un poupon,
Avec ce bandeau sur mon front*

*D'où dégoutte l'eau vinaigrée
Qui doit activer ma sueur...
Entre mes deux draps blancs, voici
Déjà le joyeux clapotis*

*Des transpirations abondantes...
C'est bien... c'est bon... c'est la détente...
Baisse encore un peu mon emplâtre :
Mon sein, déjà, sent le roussâtre...*

*Le thermomètre ? Oh ! mon amour...
C'est vrai ? Tu crois ? Trois fois par jour ?
Je suis gagné par la folie...
Mais, tu me gâtes, ma chérie ! P. S.*

Un mot d'enfant. — Mademoiselle Ginette, escorté de son papa et de sa maman, fait la tournée des visites annuelles aux membres de la famille. On arrive chez Tonton Hector, le vieil oncle à héritage, et qu'il faut ménager.

— Eh bien, mademoiselle ma nièce, demande-t-il après les compliments d'usage, es-tu contente de tes étrennes ?

— Enchantée, répond Ginette d'un ton d'ailleurs peu sincère. Seulement je n'ai encore reçu que des étrennes utiles.

— Et alors, tu te plains, mon enfant ?

— Non, cher Tonton. Seulement, je voudrais bien que quelqu'un ait l'idée de me donner des étrennes inutiles !

— Sapristi, ma pauvre Ginette, je n'ai vraiment pas de chance, s'écrie Tonton désolé. Moi qui avais cru te faire plaisir en t'achetant un joli parapluie !

— Bravo, Tonton ! répond la charmante enfant. Justement, je les perds tous !

LE MORT SAISIT LE VIF

 L est bien vrai qu'il y a des gens qu'il faut qu'on tue. Pour ma part j'en connais au moins un de qui l'astuce n'a pas hésité à se faire macabre, joyeusement macabre d'ailleurs, pour atteindre à ses fins. Mais je vous narre scrupuleusement l'histoire, elle en vaut la peine.

Pendant sa vie, Claude Gervais avait obligé bon nombre de ses amis. Le malheureux était-il fondé de ce fait à compter sur un peu de grati-

tude ?... Peut-être. et voilà qui prouve qu'il ne connaissait ni la vie, ni le cœur de ses semblables. Depuis... depuis sa mort, il sait à quoi s'en tenir et il a du moins acquis le droit de refuser tout prêt d'argent, tout service à un ami quel qu'il soit...

Ce matin-là, une annonce comme nous avons accoutumé, hélas ! d'en lire tous les jours dans notre journal, faisait part aux parents et amis de Claude Gervais que ce dernier avait quitté cette vallée de larmes et que ses obsèques auraient lieu le lendemain à onze heures...

Or, le lendemain, cinq amis seulement de Claude Gervais, cinq en tout et pour tout, se rendaient au Père-Lachaise pour rendre à sa dépouille funèbre les derniers devoirs... Tout en causant, tout en faisant l'apologie du défunt, ils attendirent un long temps devant la vieille nécropole parisienne... Voyant l'heure avancer, ils commencèrent à se demander quel drame de la circulation avait bien pu retarder ainsi l'arrivée du cortège funèbre au champ de repos... Un quart d'heure encore passa.

— Décidément, disait l'un, même dans la mort il nous aura fait attendre !

— De fait, c'était chez lui une déplorable habitude, il était incapable d'être exact à un rendez-vous...

— Et il ne s'excusait même pas... Tel le Grand Roi, il avait le chic pour se faire attendre.

— Oui, mais c'était un si brave type... on lui pardonnait tout...

Maintenant, il était midi moins cinq, que faire ? l'un des amis proposa de se dévouer pour aller s'enquérir des raisons du retard ; à son profond étonnement le concierge du Père-Lachaise lui répondit qu'aucun convoi n'était annoncé... Il n'y avait plus qu'à téléphoner à Mme Claude Gervais. Ce qu'il fit.

— Mon mari est parti, répondit cette dernière. Et ce fut tout...

Certes, cette réponse était étrange, l'euphémisme curieux, mais ne fallait-il pas mettre sur le compte de la douleur, — et quelle douleur ! — un pareil laconisme ?...

Toujours est-il que si Claude Gervais était parti, sa dépouille n'était pas arrivée. Et il y avait là quelque chose d'effarant.

— Un accident, s'entendait à répéter l'un des amis. Je vous dis qu'il aura été victime d'un accident...

— Le dernier, répliquait un autre... il ne s'en portera d'ailleurs pas plus mal...

Oui, mais quelle décision prendre en l'occurrence ? Attendre encore ? C'est le parti qu'adoptèrent les amis du défunt. Ils avaient trop attendu pour ne pas patienter un petit quart d'heure encore. Tout à coup ils virent venir à eux le fils du défunt. Ce dernier non seulement n'était pas en deuil, mais encore il avait le sourire. Il s'avancait les mains tendues.

— Vous attendez mon père, n'est-ce pas, ou du moins sa dépouille ?... Eh bien, suivez-moi, car c'est mon père qui vous attend, ce en face...

En face, c'était comme en face de tous les cimetières, un café, et là, bien vivant, Claude Gervais riait à gorge et ventre déployés devant une tournée d'apéritifs...

— Vous avez eu chaud, hein, les amis !... Et je vous ai fait attendre ?... Peu importe, c'est moi qui régale...

Le plus amusant, c'est que ce sacré Claude exigea d'entendre sa propre oraison funèbre de la bouche même de celui qui l'avait rédigée. Il applaudit aux passages particulièrement bien sentis, puis :

— Voilà qui est assez rare... Moi du moins je me serai vraiment vu mourir... Sais-tu qu'il est tapé ton papier, conserve-le précieusement... il resservira... Malheureusement je ne puis te répondre qu'en vers... en vers de douze pieds... aussi sera-ce pour une autre fois !...

Les amis de Claude n'en pouvaient revenir, ils n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles.

— Nous expliqueras-tu, joyeux fumiste, exigea l'un d'eux ce que signifie cette plaisanterie...